Document généré le 12 juil. 2025 23:31

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Survivre

Contemporain, le conte?... Il était une fois l'an 2000, sous la direction de Christian-Marie Pons, Planète rebelle, 122 p.

Catherine Mavrikakis

Numéro 192, septembre–octobre 2003

Paroles contemporaines : le renouveau du conte

URI : https://id.erudit.org/iderudit/18320ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)
1923-3213 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2003). Survivre / *Contemporain, le conte?... Il était une fois l'an 2000*, sous la direction de Christian-Marie Pons, Planète rebelle, 122 p. *Spirale*, (192), 30–30.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2003

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

SURVIVRE

CONTEMPORAIN, LE CONTE ?... IL ÉTAIT UNE FOIS L'AN 2000.
Sous la direction de Christian-Marie Pons
Planète rebelle, 122 p.

Comment penser le conte aujourd'hui? C'est la figure du survivant qui vient peut-être le mieux dire quelque chose de nos réflexions sur le conte contemporain. Envers et contre tout, malgré le monde tel qu'il est, malgré la prégnance depuis la modernité du livre et de l'écrit, en dépit du règne des technologies les plus avancées, le conte a résisté à sa propre disparition, à son repli et continue, dans la tourmente des temps actuels, à vivre et à nous parler. Il est ce qui, contre toute attente, persiste, insiste. Or, comme tout survivant, le conte doit venir témoigner d'un paradoxe : d'une part, de ses possibles morts et, d'autre part, de sa vigueur, de sa capacité splendide à vivre. Il doit rester émerveillé devant sa propre force. Dans cette logique du témoignage de l'histoire, du passé, de la nation et de la région, le conte se donne comme un instrument social, thérapeutique, pédagogique ou même politique. S'il est si présent, c'est bien parce qu'il nous permet de comprendre quelque chose de nous-mêmes, qu'il a une fonction dans la cité. Le survivant ne saurait être parmi nous pour rien, sa légitimité est garantie dans son insistance à être, son utilité de citoyen. Mais ce n'est pas l'image du survivant témoin qui serait seule présente dans le discours de ceux qui pensent le conte contemporain. Le revenant est aussi souvent convoqué : le conte est un fantôme, il est mort, bien sûr, mais il nous hante, sans qu'il ne nous soit jamais possible de le cerner. Il apparaît et disparaît, insaisissable et si proche. Dans une inquiétante étrangeté, il vient nous dire que nous devons des comptes à la mémoire et que les morts ne peuvent nous laisser en paix. Nous serions face aux contes de grands mélancoliques, dans un perpétuel deuil impossible de ce genre de récit, dans l'incapacité d'en finir avec lui, même si nous n'arrêtons pas de prononcer contre lui les arrêts de mort les plus sévères, puisque raconter ne va, apparemment, plus tout à fait de soi. Ce sont ces deux figures, celle du revenant et celle du survivant, par lesquelles nous pouvons appréhender le conte qui justifient le point d'interrogation dans le titre du livre dirigé par Christian-Marie Pons, *Contemporain, le conte?... Il était une fois l'an 2000.*

À quel temps appartiennent les survivants et les revenants? Telle semble être la question présente dans toutes les réflexions d'intervenants, de conteurs, de journalistes et de critiques réunis en octobre 1999 à la Maison de la culture du Plateau Mont-Royal, dans le cadre du *Festival interculturel du conte du Québec*, puis à Sherbrooke lors de l'événement du 6 novembre 1999, *Les jours sont contés en Estrie*. De quelle temporalité le conte peut-il témoigner? Quel présent vient-il dessiner? Sommes-nous d'un temps qui puisse accueillir le conte? Et enfin, quel genre de chronologie vient mettre en lumière ou disloquer le conte tel que nous le connaissons? En fait, le conte est sans aucun doute contemporain, de par son existence, et ceci même si notre dispositif critique et théorique nous conduit à nous méfier du récit et des récits après Auschwitz. Dans sa possible caducité, il est aussi synchrone avec notre époque et ses folies, puisqu'il montre que dans notre modernité chronophage qui mastique et bouffe toutes les temporalités, il est possible de trouver des lieux ou des paroles de résistance au discours d'un progrès convenu.

Le mâchouillage temporel

En fait, si le conte a toujours été proche d'un ressassement perpétuel, qui sans exclure la nouveauté ne la met pas simplement au premier plan, si le conte est « mâchouillage », répétition et réorganisation d'une histoire entendue des centaines de fois, le rapport même à la citation, à la reprise, telles que nous les avons construites dans la modernité, se voit-il vraiment défait? En d'autres termes, le conte est-il vraiment si anachronique? Bien sûr, l'idée d'un temps à la fois linéaire, puisqu'il est celui du récit, et circulaire, puisque le conte appelle nécessairement la redite, peut nous surprendre. De plus, le temps accordé à la narration du conte, à l'événement que constitue la présence du conteur devant son public comporte une exigence peut-être très éloignée de notre pensée temporelle contemporaine. Nous sommes dans un sempiternel zapping de la pensée où les images et les mots se chevauchent, s'appellent et s'autodétruisent sans arrêt. Mais à bien y réfléchir, le conte pourrait être l'écho de l'expérience que nous pouvons faire en musique en écoutant des samplings, où se trouvent remixés des morceaux de pièces connues. Le conte n'est-il pas la quintessence de la différence dans la répétition, problèmes qui ont intéressé et passionnent encore beaucoup de modernes?

Pour parvenir à penser l'extrême modernité possible à l'œuvre dans cette forme, il ne faut peut-être pas, comme le font les penseurs actuels, simplement voir le contemporain comme l'obstacle ou le tremplin du conte. Il ne s'agit pas de faire de pieux vœux où l'on souhaite pouvoir utiliser les médias, l'internet et toutes les technologies pour promouvoir le conte. Pas plus qu'il ne faudrait dire que le conte est gardien de la linéarité, alors que l'internet ne l'est pas. Ces lieux communs sur le conte et les nouvelles technologies empêchent, à mon avis, une réelle réflexion sur la modernité de celui-ci. En fait, se demander si le conte est contemporain est un exercice presque oiseux. Analyser en quoi cette forme de narrativité a évolué et s'est adaptée à la modernité, autrement que par une approche sociologique ou culturelle, peut permettre d'arriver à comprendre l'apport du conte à une réflexion sur le temps et le temps du récit (coupure, montage, répétition, etc.) à l'heure actuelle dans tous les médias. C'est cette absence d'assises théoriques en ce qui concerne une pensée du conte qui me semble parfois conduire un certain nombre d'écrits sur le conte. On préfère penser celui-ci comme phénomène de société et mettre l'accent sur les liens que le conte établit avec la culture dans un sens très large.

Les interventions des participants aux tables rondes de 1999 apportent en quelque sorte de l'eau au moulin qui tourne déjà bien vite de la critique sociologique du conte. Ils expliquent ce qu'il en est de la transformation du conte dans d'autres environnements : la ville et les médias, et cherche à redéfinir une approche écologique et politique du conte dans ses nouveaux quartiers. C'est la question du lieu à inventer qui conduit ici la réflexion. Trouver des espaces pour des événements, établir de nouveaux réseaux, permettre que des paroles puissent se tisser ailleurs que dans des salles de spectacles, voilà ce qui serait le projet du conte contemporain. Le conte semble en exil, il erre en quête de territoire et il s'agit de lui trouver une demeure qui lui permette de repenser justement la notion d'habitat et de racine. Et la région, comme terre d'accueil imaginaire, comme lieu à reconquérir, est vue comme retour impossible vers l'origine. Le conte ne retrouvera jamais totalement sa terre et c'est l'écart inscrit en lui-même avec lequel il devra toujours compter qui se pose dans ses nécessaires détours, ses pérégrinations. Ce décentrement est aussi présent dans les discussions qui ont eu lieu sur le multiculturalisme. Si l'on insiste beaucoup sur la capacité du conte à se renouveler par l'apport des autres cultures et par de récents métissages néo-québécois, si l'on glose sur l'universalité des contes, la réflexion ici s'intègre tout à fait au discours sur l'hybridité qui fait fortune depuis quelques années au Québec et dans le monde, sans que ne soient jamais pensés les rapports de force qui s'établissent entre les cultures et leurs greffons. À l'heure mondiale, il va de soi que les contes se frottent les uns aux autres et s'embrassent sans cesse, dans une reconnaissance du même dans la différence mais, et les discussions finissent par le montrer, il est étonnant de voir cet éloge perpétuel des rencontres des cultures et cette recherche d'un conte vigoureux par sa capacité au mélange dans un pays où il existe sans interruption historique une première nation de conteurs qui porte le conte à bout de bras, une première nation en train de mourir au milieu de gens désespérés par le peu de cas fait au conte québécois de langue française, si universel... Le conte est un survivant et, comme tout survivant, il se doit peut-être de penser davantage aux morts qu'il a laissés derrière lui. Sa conscience ne peut être que malheureuse et ce dont il témoigne aussi c'est de sa honte incrédule à survivre à tant de traditions et de disparitions inexplicables, injustifiables. C'est en cela qu'il est si proche de nous.

Catherine Mavrikakis